

XYZ. La revue de la nouvelle



Une île

Christine de Camy

Numéro 141, printemps 2020

Montréal : mémoires et fantômes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Camy, C. (2020). Une île. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (141), 34–37.

Une île

Christine de Camy

ELLE N'IRA PAS LÀ-BAS. Elle continue à marcher tous les jours, Mado. Mais dans son quartier seulement. Elle a quatre-vingt-douze ans. Elle ne verra jamais Montréal. Elle le sait. C'est si loin !

Mado habite une petite ville au pied des Pyrénées. Une petite ville qui, avant la pluie, sent le chocolat. Une petite ville à sa taille. Sa fille Suzanne vient la voir dans son appartement. Parfois en coup de vent. Jamais, dans la voix de la mère, l'ombre d'un reproche. Elles boivent un thé et discutent. Tendrement. Mado lui montre sa dernière écharpe tricotée. Sa fille regarde, commente, touche la laine. Douce. Elles rient ensemble.

Demain Suzanne s'envolera vers Montréal. Mado s'inquiète un peu. Et se réjouit. Elle aime l'écouter avant chaque départ. Et à son retour. À partir de ses mots, elle construit sa ville. Certaines images affleurent. D'autres s'effacent. Elle questionne encore. Certaines images s'embrouillent. Elle perd quelques mailles. « Ça commence où, pour toi, Montréal ? Dans l'avion, avec la voix des hôtesses ? Avec leur accent qui t'enveloppe joyeusement ? Ou par le hublot, tout près de l'arrivée, quand tu vois la ville gelée, si blanche ? Et l'été, verte, autrement découpée ? »

D'un côté de l'île, le fleuve, si puissant qu'il vous happe. Il vous emporte et rend invisibles d'autres bordures. À l'extrémité, le vent. Le vent sur des sculptures, deux corbeaux et un renard, taillées dans le tronc de trois arbres. Le vent tout à la pointe de la ville. De l'autre côté de l'île, la rivière, discrète avec sa lumière douce, ombrages et îlots. Entre fleuve et rivière, des arbres. Tant d'arbres. Comme elle respire, cette ville.

Les yeux de Mado se sont voilés. Pas d'écho. Montréal est une île. Le savoir ne suffit pas à en dessiner les contours.

34 « Parle-moi plutôt du *street art* là-bas... » Ce sont ses mots.

Mado aime la peinture. Dans les musées. Dans les livres. Mais dans la rue ? Elle dit : « Cela m'enchanté ! »

Les murales font surgir des points sur le plan de la ville. Certains se promènent papier en main. Suzanne laisse faire le hasard, Mado l'imagine.

Combien de fois est-elle allée à la Grande Bibliothèque ? Il lui faudra plusieurs séjours avant d'apercevoir ces deux façades, dans une rue avoisinante. Extrait du *Manifeste* et dix-neuf petits oiseaux rouges. Les dix-neuf courageux signataires du *Refus global*. Le jour où elle les découvre, émue, elle les salue. Et continue son chemin.

Au coin d'une rue, une fresque récente. Graphique et colorée. Ça bouscule le flot des passants et ajoute au feuillage des taches jaunes et des rires. Ça réveille la rue. Suzanne marche encore. Depuis l'observatoire du mont Royal, elle reste longtemps devant la murale de cette tour, vingt-huit étages, qui surplombe la ville. Elle vient regarder Leonard Cohen dans les yeux. Comme lui, main sur le cœur. Elle sent sa voix grave sur sa peau et ses pas en sont changés. À chaque voyage.

C'est un matin de soleil et de neige. Elle tourne la tête et la pochette de leur premier disque lui saute aux yeux. *La complainte du phoque en Alaska* a traversé l'océan. Et retour. Ils sont tous là, dessinés, les amis de Beau Dommage. Mado applaudit. On est bien au *soixante et sept soixante, Saint-Vallier, Montréal*.

Suzanne découvre Pauline Julien, femme debout, rue Ontario Est. Puis Gilles Vigneault, bien sûr. Haute mosaïque sur l'avenue Bourbonnière. « Et Félix Leclerc ? » demande Mado. Suzanne a croisé sa statue dans le parc La Fontaine. Veste sur l'épaule, pantalon d'écorce.

Les parcs là-bas, le long de l'eau, les parcs au cœur de la ville, les parcs avec leurs arbres. Ponctuation heureuse dans ses balades.

Mais Charlebois ? *Si j'avais les ailes d'un ange...* Dans les yeux de la mère, on l'entend. Vigneault, Leclerc, Charlebois, leurs souffles emmêlés. Inséparables. *Quand les hommes vivront d'amour...*

Les murales tracent un drôle de chemin dans la ville. On en retrouve certaines. On bifurque vers d'autres, inconnues, et on enjambe les quartiers. Mado se moque des rues et de leur emplacement. Elle invente un autre circuit. Chantonne avec sa fille. S'inquiète soudain du temps. Peut-on vraiment faire des pauses devant un mur quand il fait si froid ? D'un froid qu'on imagine à peine ici. On entend le chiffre des températures. On s'exclame ! Suzanne rit. Si elle restait toute l'année, on en reparlerait. Suzanne s'anime.

Couleurs du fleuve gelé. Mouffles chaudes. Chaleur des cafés. Tuques et bottes fourrées. Lumière de cet hiver-là ! Mado ne sait pas. Les degrés affichés. Le ressenti. Elle essaie d'évaluer. Si loin. Si froid. Tout aujourd'hui lui semble démesuré. Se promener par ce temps, ça lui paraît insensé.

Sa fille va assez peu dans la ville souterraine. Mado l'a compris. C'est pourtant une bonne idée, cet abri, dans ce pays glacé. Suzanne y descend pour prendre le métro. Ligne verte, ligne orange, ligne bleue. Puis remonte à la surface.

« Parle-moi aussi du tricot... » Il y a toujours un ouvrage en cours, chez Mado. Chez Suzanne aussi. Ces magasins de laine, là-bas, on peut donc s'y asseoir ? Tricoter avec d'autres et discuter ? Et même prendre un thé ? « Oui, confirme Suzanne, on peut demander un conseil sur un point. On peut s'y arrêter, comme ça. On peut tricoter et placoter. » Mado rit. Ça lui plairait vraiment de voir ça.

Suzanne lui parle aussi d'autres tricoteuses. Elle a vu un jour une bande de laine autour d'un tronc d'arbre. Mado trouve que dans ce pays si froid, habiller la nature, ce n'est pas du luxe. Il faut la réchauffer.

Suzanne continue. Elle a vu ensuite des carrés tricotés, de toutes les couleurs, noués sur un banc. Plus loin, sur une statue. Elle est allée voir de près. C'est du beau travail. Le jersey est parfois serré, parfois souple. Il y a sûrement plusieurs tricoteuses. « Sans doute un collectif », dit Mado.

Suzanne suit cette piste. Chaque morceau tricoté et
36 accroché dans la ville l'embellit. Bariolé, il attire le regard.

Suzanne décide que ce sont des marqueurs. Il faut les repérer. Puis se renseigner. Mado l'approuve.

Une autre ville, secrète, se construit peu à peu. Suzanne y associe trois ou quatre librairies. Vibrantes. Petites. Indépendantes. Elle ne peut aller à Montréal sans une pause dans chacune d'elles. Ce sont ses abris. Mado oublie le nom des enseignes. Elle ne les localise pas. Mais elle écoute. Elle entend l'indignation de sa fille. Pas de rayons particuliers pour la littérature québécoise en France. Ou si rarement.

Au début, elle hausse les épaules. Ça fait longtemps qu'elle a monté ses mailles et avancé de nombreux rangs. Mais elle est prête à détricoter. À recommencer autrement.

Elle lit les livres rapportés par Suzanne. Ensuite, elle cesse de dire: « Bah, c'est du français. » La géographie se tricote dans la langue. Le fleuve dessine une partie de l'île. La grammaire des amis y trace un chemin nomade. Flâner avec eux ouvre d'autres rivages. Mado, dans sa cuisine, invente un littoral.

« Et Emma ? » La fille de Suzanne a choisi de vivre à Montréal.

La ville se conjugue à travers son regard. Avec les petits cailloux blancs qu'elle sème sur les sentiers. Suzanne y déambule. La vie sur cette île suit les ruelles du cœur. Mado le sait.